

## Une traversée des miroirs

Suzanne Jacob, *Parlez-moi d'amour*, Éditions du Boréal, 1998,  
120 pages

Maryse Barbance

Volume 40, Number 3 (237), June 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31836ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Barbance, M. (1998). Review of [Une traversée des miroirs / Suzanne Jacob, *Parlez-moi d'amour*, Éditions du Boréal, 1998, 120 pages]. *Liberté*, 40(3), 110–113.

# Littérature québécoise

MARYSE BARBANCE

## UNE TRAVERSÉE DES MIROIRS

*Suzanne Jacob, Parlez-moi d'amour, Éditions du Boréal, 1998, 120 pages.*

On se rappelle *Laura Laur* et *L'Obéissance*, pour ne citer que deux romans de Suzanne Jacob. Les personnages y sont intenses, la vie abrupte, l'écriture dépouillée. *Parlez-moi d'amour*, le récent recueil de nouvelles de l'écrivain, est de la même veine. Pensons à l'homme dans «Le sourire de Léa Kapish», dont il est écrit: «Comme il pouvait passer des jours entiers sans boire ni manger et qu'il lui restait toujours un peu de peau sur les os, il n'avait aucune raison d'avoir faim.» À l'instar d'autres personnages, cet homme vit sur un registre minimal, au bord des choses.

Non que les personnages qui peuplent les nouvelles ne soient pleins de vie. Au contraire. C'est la passion qui les a menés là. Mais une passion qui brûle au risque de consumer. La retenue n'a donc ici d'égal qu'un intense mouvement affectif. Celui-là même qui pousse une femme fuyant l'amour à travers les rues de Montréal, en une nuit chaude de juillet: «Tous [s]es nerfs avaient repris leur guet» au moment où, parvenue au fleuve, elle rencontre une autre femme qui, comme en un écho d'elle-même, la supplie: «je vous en prie, c'est une question de vie ou de mort, commencez à me regarder, et aussitôt, parlez-moi d'amour».

C'est donc avec un bonheur souvent lourd de détresse que l'on va découvrant les personnages des quelques huit nouvelles qui composent le recueil. Des personnages qui, s'ils sont fort différents, ont cependant en commun d'aller au bout d'eux-mêmes, et parfois au-delà, ce qui les porte aux franges de la mort, du suicide, au meurtre parfois. On sent pourtant que la force qui les pousse est de vie en ce qu'elle s'oppose aux discours dominants — aux « fictions dominantes », dirait sans doute Suzanne Jacob comme elle les nomme dans *La Bulle d'encre*, son récent essai consacré au travail d'écriture — et à ce que ces discours ont de véritablement obscène et mortifère. Ainsi lit-on à propos des enfants de « Telles », dont la mère est vieille et malade : « Ils lisent en gérontologie. Ils répètent ça (...) : "Allez la mère, fais-toi swinger un peu. Garoche-toi. Profites-en, de ta liberté." » À ces discours, la belle-fille qui a décidé de prendre en charge la vieille femme répond : « Lâchez-là. L'âge d'or, l'âge de bronze, l'âge de cuir tanné (...) lâchez-là, les découvreuses de clitoris (...) Ma belle mère, je vais essayer de la sucer moi-même, toute seule, avec ma langue, pour des raisons que vous ne serez jamais en mesure d'inventer. » On perçoit ici la provocation, inhérente à toute parole qui tente d'exprimer ce que ressentent les êtres. L'obscénité n'est pas où l'on croit, du côté de la vieillesse, de la maladie et de la mort, mais du côté du discours des sciences dites *humaines* ou *sociales* et du déni que celles-ci opèrent, précisément, de la vieillesse, de la maladie, de la mort, de tout ce qui échappe, pourrait-on dire, à l'aspect pourléché de l'image.

Mais les personnages ne parviennent pas toujours à se défaire des rets des discours. Ainsi, dans « La version de Marthe Chevrier », Marthe se trouve-t-elle progressivement *avalée* par l'image que les films lui renvoient d'elle, au point que ses gestes, même les plus simples, en viennent à se modifier pour offrir à la caméra (au cameraman) ce que celle-ci attend ; Marthe dont on sait

qu'enfant elle s'exerçait déjà à «l'effacement» d'elle-même et se taisait lorsque son père enregistrait les conversations familiales. Se vouer au silence ou se confondre à l'image, autant de façons de mourir. Ici la fiction, ou plutôt la représentation, phagocyte les personnages, et, implacable, se referme sur eux.

On ne s'étonne donc pas que le thème de la représentation parcourt les nouvelles. Une représentation qui revêt diverses formes : visuelle — photographique, filmique, vidéo —, auditive — l'enregistrement au magnétophone —, corporelle — la danse — et verbale, et qui ne cesse d'interroger. Car si la représentation, connue et partagée, est rassurante, offre un refuge devant l'étrangeté du monde, sa violence, elle, enferme, limite, étouffe, aussi. Ainsi Jeanne Martin, en vacances dans un hôtel des îles et se fondant au rythme du soleil-sommeil-cocktails, conduite à l'extérieur de l'espace touristique dans «un terrain vague où la nature proliférait en désordre et épouvantait les jardins taillés qui l'entouraient», se promet-elle de ne plus vivre que «ce qui avait été prévu dans le guide pour les vacanciers». Elle continue pourtant d'aller crier chaque matin au bord de l'océan... Même oscillation et défi pour la chorégraphe de «L'absence du loup» qui, interpellée par une de ses danseuses, répond : «qu'on puisse vous traiter comme du bétail (...), qu'on puisse vous faire entrer dans le four de votre plein gré, ou descendre dans la fosse ou le charnier. De quelle matière est donc faite la danse si vous ne pouvez danser cela?» Il s'agit donc de dire, mais en traversant les représentations (fictions) dominantes, la clôture opérée par l'image, l'enregistrement du réel, au risque d'y faire effraction. Ici, on mesure que le vrai n'a pas grand-chose à voir avec le réel.

Le plus rassurant, parce qu'il nous rend à notre humanité, est qu'à l'appel d'un personnage répond souvent un autre... Un autre avec qui se noue une rencontre, un dialogue, conduisant à ce point où nous laisse la dernière

---

nouvelle — «L'absence du loup», qui aurait pu s'appeler «Le désamour du censeur» — ce point de non-retour où mène une parole qui, parce qu'elle relève du dialogue, chacun ayant renoncé à occuper une position de savoir/pouvoir, rend libre.

Une seule nouvelle m'a laissée hésitante, «La version de Marthe Chevrier», dont les deux parties, se déroulant respectivement dans l'enfance et à l'âge adulte, m'ont paru relever de deux tons différents dont le collage donne à l'ensemble une allure construite, trop explicite. L'ensemble du recueil est une bouffée de liberté pour qui a envie, besoin, de se risquer à traverser quelques miroirs de notre monde *so correct*. En prime, le vertige que procure la liberté.